

la voix du sang

ARUNWADI ARUNMART

ROMAN TRADUIT DU THAI PAR MARCEL BARANG

© 1997 ARUNWADI ARUNMART
© MARCEL BARANG pour la traduction
Edition internet 2009 | Tous droits
de reproduction réservés



... Leurs voix croisées résonnent toujours dans les fibres de ma conscience. Chaque fois qu'un conflit éclate dans la famille, ma mère ne manque pas de rappeler toutes les épreuves qu'elle a eu à surmonter lorsque j'habitais son ventre. Elle a dû souffrir de la faim et se louer pour les récoltes en rizière, alors même qu'elle est femme de militaire, le plus haut statut auquel une famille de paysans comme la sienne peut prétendre. Elle a dû soutenir à deux bras son ventre lourd de moi tandis qu'elle allait louer ses services à des travaux multiples, un trop-plein de hargne au cœur. Elle a pensé me mettre à mort en se tuant à la tâche pour avoir de quoi se procurer maintes potions qui, une fois ingurgitées, renouvelleraient son sang. Qui, une fois ingurgitées, fortifieraient son cœur avide de liberté. Qui, une fois ingurgitées, écrabouilleraient à jamais mon âme innocente et déjà tenace. Mais je n'ai jamais montré le moindre signe avant-coureur de défaite face à ces potions, qui agissaient en fait comme des fortifiants pour le ventre de ma mère, lequel ne cessait de croître de jour en jour alors même que, de

jour en jour, ma mère attendait une lettre de l'autre bout du pays. Mon père n'avait pas donné signe de vie depuis que ma mère était enceinte, si bien que ma mère, le visage à présent buriné et tavelé avant l'âge, a dû ravalé sa fierté pour faire la tournée des membres de sa famille et même de ses amies. Mais qui donc aurait eu de l'argent à lui prêter, vu que je suis née dans une pauvreté crasse et que nul d'entre eux ne souhaitait me voir naître ? Ma mère a donc cessé de se louer à la journée. Elle a pris ses cliques et ses claques pour les échanger contre du riz blanc dans un autre terroir où on gagnait mieux en peinant moins. Ma mère m'a raconté qu'à force de privations et de maints travaux ingrats, elle a mis un peu d'argent de côté. De quoi tenir non plus jusqu'au soir mais jusqu'au lendemain soir. Moi-même j'ai grandi en elle en me nourrissant du suc de sa misère.

Le jour où elle a réuni une somme suffisante, ma mère a pris la ferme décision de m'expulser de ses entrailles. Étreignant son ventre distendu où se voyait clairement un lacis de vaisseaux sanguins, elle est entrée voir le docteur.

Pour ressortir dans le même état physique, assorti d'une déception pour toute sa vie. Vu qu'elle avait trop attendu pour avorter. Vu qu'elle n'avait pas assez d'argent. Vu que j'étais un petit corps parfaitement formé – tels ont été les arguments du docteur. Mais ledit docteur ignorait sans doute qu'en ce corps parfait, l'esprit était si estropié que nul ne lui aurait jamais tendu une main secourable. Quant au cœur qui battait

dans le même corps que ma mère – nos cœurs battaient à l'unisson d'une même détresse, partageaient les mêmes épreuves, mais ils se repoussaient comme des aimants de même polarité.

Je me moque de savoir ce que j'ai dû surmonter pour naître. Ce serait trop demander à quiconque que d'en avoir le souvenir. Que je sois née et sois encore en vie à ce jour, voilà qui me suffit. Si quelqu'un m'interrogeait sur ma date de naissance, je serais bien incapable de répondre. Personne ne m'a fourni de preuve tangible, pas même ma mère qui parle chaque fois comme si elle n'avait aucune information sur moi dans son cerveau. Je sais seulement que je suis née dans la cuisine à l'arrière d'une vieille maison loin de toute civilisation – loin de mon père, mon père qui n'a jamais vu ni perçu le moindre signe de moi dans le ventre de ma mère. De la conception à l'accouchement, il n'a jamais eu le moindre contact avec moi.

Ma tante et plusieurs amies de ma mère m'ont raconté les efforts émérites que ma mère a faits pour se débarrasser de moi comme s'il s'agissait d'actions éminemment louables. Moi-même je les trouve louables et admire ma mère pour cela, et je suis navrée qu'elle n'ait pas réussi.

Une fois que je fus née, ma mère m'a élevée aussi bien qu'elle a su et qu'elle a pu. Elle m'a donné le sein et non du lait en boîte d'une marque connue comme à ma sœur aînée. J'ai tété au sein triste de ma mère jusqu'à ce que je sois en âge d'être sevrée. Ses tétons qui avaient donné du lait clair se sont taris et sont

devenus sombres et peu appétissants, et pourtant j'ai maintes fois cherché à tâtons le sein de ma mère, qui m'a à chaque fois repoussée. J'ai pleuré, pris des coups. Parfois, à force de pleurer je m'endormais. Parfois, les mamelons de ma mère s'offraient à se laisser téter, mais ce que mes petites lèvres en tiraient était d'un goût atrocement amer (l'amertume du *borrapet**), si amer que j'avais envie de dégueuler tripes et boyaux. Dès lors, j'ai éprouvé de la répulsion pour la poitrine de ma mère comme si c'était quelque chose de dangereux dont je devais éviter la moite chaleur à tout prix quand j'avais faim.

Souvent je dois m'allonger toute seule dans un coin ou un autre de la maison quand il y a une fête au monastère du village voisin où, dit ma mère, les enfants ne sont pas admis. Ce qui ne l'empêche pas de laisser son enfant seule à la maison. ...



Quand Arunwadi a écrit *La voix du sang*, roman paru en 1997, elle n'avait pas encore tout à fait 21 ans. Ce texte fort, inattendu de la part d'une jeune Thaïlandaise, a tout de suite trouvé un public parmi la jeunesse déboussolée du royaume et est devenu un livre culte. Récemment réédité, il a aussi fait l'objet d'un film.

* Pour sevrer rapidement leurs enfants, certaines femmes asiatiques enduisent le bout de leurs seins d'une décoction à base du suc amer d'une plante grimpante, *Tinospora crispa*, connue en Thaïlande sous le nom de '*borrapet*'.